

## **SEDUCERE**

Exposé fait le 25 mars 1996, à Fontrevaud, au cours de la réunion du groupe régional  
«Salembarde»

**Didier Grimault**

Aujourd'hui, je me propose d'aborder des préoccupations qui sont anciennes, mais qui font retour. Ces questions tournent autour du thème de la séduction. Certes on peut parler de ce sujet en partant de l'origine du traumatisme, comme le fit Freud à ses débuts. On peut aussi s'intéresser au couple que constituent le séducteur et la personne séduite. On peut enfin se demander quelle place pourrait encore occuper aujourd'hui la séduction dans notre pratique. Bien évidemment, il ne suffit pas de dire que la psychanalyse n'est pas une entreprise de séduction généralisée, c'est dire une pure canaillerie, pour évacuer par là même la question.

L'étymologie du mot est pleine d'enseignement. Le verbe latin *seducere* signifie: emmener à part, à l'écart. Cette étymologie que l'on pourrait dire topique, est sans connotation morale. La référence qui nous est plus familière, celle qui associe séduire autant à séparer qu'à détourner du bien, à faire tomber dans une faute, à corrompre, a une forte connotation morale. Elle est sans doute d'apparition plus tardive. Son origine, remonte au latin ecclésiastique.

Pour commencer, je voudrais résumer la théorie de la séduction chez Freud, depuis le début de ses recherches jusqu'à la lettre de 1897 dans laquelle il annonce à Fliess l'abandon de sa «neurotica». Ensuite, je ferai mention de la relance par Ferenczi de ce travail sur la séduction. Les enjeux de cette controverse sont d'ailleurs toujours actuels.

Dans la théorie de la séduction, telle que Freud l'élabore, le traumatisme se produit en deux temps séparés par la puberté. Le premier temps est celui de la séduction. Le sujet subit un événement sexuel dont il dit qu'il ne peut pas saisir la véritable dimension. Il est encore incapable d'émotions sexuelles. La scène n'est pas marquée par le refoulement. Dans un deuxième temps, un nouveau fait, qui n'a pas obligatoirement une connotation sexuelle, vient, par des liens associatifs, évoquer le premier événement. Le souvenir, remarque Freud, produit alors un effet plus important que l'événement lui-même. Le souvenir qui a ainsi généré un excès d'excitation endogène est alors refoulé. La séduction passive ainsi que la notion d'après-coup vont servir à Freud pour élaborer la théorie du refoulement.

Tous les pères n'étant pas des pervers, Freud en viendra à mettre en doute la réalité des scènes de séduction. Le voilà donc conduit à renoncer à sa théorie. En 1897, il écrit à Fliess: « Je ne crois plus à ma neurotica». La réalité que découvre Freud se situe sur une autre scène. La séduction n'y est, le plus souvent, que le produit de constructions fantasmatiques.

L'abandon de la «neurotica» ouvre la voie aux théories de la sexualité infantile et marque un tournant dans l'histoire de la psychanalyse. Si le traumatisme qu'invoque l'hystérique pour expliquer ses symptômes est fictif, alors il faut prendre en compte une autre réalité. Celle-ci caractérise la vie psychique et s'exprime dans les fantasmes.

De cette période inaugurale, Freud va garder quelques idées-forces. Le refoulement ne peut

s'entendre que si l'on fait intervenir les deux temps de la théorie du traumatisme, d'où la notion d'après coup. Ce n'est pas l'événement en lui-même qui est traumatisant mais son souvenir lorsque, dans un deuxième temps, il est violemment réactivé.

Freud ne renoncera jamais à l'idée que la réalité psychique doit bien trouver son ancrage dans quelque élément de la réalité commune. Ainsi, il rappelle que les soins corporels donnés aux nourrissons par leurs mères, constituent parfois une véritable scène de séduction sexuelle. Freud cherche toujours à savoir ce qui, dans la réalité, a pu servir de base à l'élaboration d'un fantasme.

Ferenczi reprendra la question de la séduction dans un article paru en 1932 et intitulé « La passion de l'adulte et son influence sur le caractère et le développement sexuel de l'enfant ». Il y oppose le « langage de la tendresse », caractéristique de la période infantine, au « langage adulte de la passion » qui fait intervenir amour, haine et culpabilité. Selon sa théorie, il y a bien dans l'enfance une expérience traumatisante. Celle-ci consiste en l'effraction, pratiquée dans le langage de la tendresse infantine, par le langage de la passion adulte. Ferenczi tire cette conception d'une séparation entre deux langages, de son expérience particulière du transfert, ainsi que de sa méthode active. Il réintroduit de ce fait la notion de traumatisme psychique infantile.

Freud raille la technique active en l'appelant technique du baiser. Il s'opposera à Ferenczi à propos du maniement du transfert. Freud ne conçoit le transfert qu'en y occupant une position paternelle. Pour peu qu'une personne lui attribue une fonction maternante, il a vite fait, comme ce fut le cas pour la jeune homosexuelle, de l'adresser à une collègue, à une femme. Ferenczi soutient des positions différentes. Supporter des transferts maternels est bien souvent nécessaire au parcours dans la structure, tel que peut le proposer une cure.

De nos jours encore, rien n'est vraiment résolu et on voit bien le danger d'un renouveau de la théorie de la séduction. Il s'agirait de réactualiser la notion pré-freudienne d'une innocence sexuelle de l'enfance. Ce serait ce paradis enfantin que viendrait pervertir l'adulte. Freud, dès lors qu'il explore le monde de la sexualité infantile, se refuse à une telle conception. Il ne peut supposer l'existence d'un monde de l'enfance, antérieur à celui de l'adulte, situé avant que ne se produise l'effraction du langage des passions.

Il y a quelques mois, j'ai eu l'occasion de voir la cathédrale de Strasbourg. J'ai gardé en mémoire le souvenir du portail droit. Il représente la parabole des vierges sages et des vierges folles. A gauche, se tient le séducteur. L'homme porte beau, a une belle prestance, est d'allure engageante. D'une main, il tend une pomme à la plus aventureuse des vierges folles. Celle-ci commence à dégrafer sa robe. Les vierges folles n'attendent plus le maître, elles ont renversé leurs lampes et sont prêtes à tomber dans le péché. Dans le dos du séducteur, d'horribles animaux, des crapauds, symbolisent le vice. A droite, les vierges sages ont gardé leurs lampes allumées, elles reçoivent l'époux divin. Je dois dire qu'en regardant ce portail bien connu, mon attention fut surtout retenue par le couple que constitue, d'une part, le séducteur qui tend une pomme et, d'autre part, la première des vierges folles. J'avais un peu occulté les vierges sages et les crapauds.

Bien sûr, cette représentation est moralisante. Elle est une illustration du terme « seducere », utilisé selon sa référence au latin ecclésiastique. Mais, à y regarder de plus près, nous ne pouvons que rester dubitatif devant cette partition. Les vierges sages, pures, toutes dans l'innocence et la tendresse, sont à dextra. Celles déjà dans la corruption et le vice, entendons dans l'érotisme et la

sexualité, sont à sinistra. Cette séparation des tendances entre la dextra et la sinistra, rappelle les questions déjà évoquées par Ferenczi. Elle illustre l'hypothèse d'un monde de tendresse et d'innocence distinct de celui marqué par le sexuel. Le trauma, dit Ferenczi, c'est l'intrusion du langage des passions adultes dans le langage de la tendresse propre à l'enfance. J'ai lu ce portail comme une mise en scène, dans sa dimension moralisante, de ce fantasme préfreudiens d'un temps inaugural, celui de la partition des tendances.

Cette parabole est construite à partir de la mise en jeu de plusieurs couples: Pas de vierges sages sans époux divin, pas de vierges sages sans vierges folles, pas de vierges folles sans séducteur, pas de séducteur sans qu'il ne soit d'un côté porteur de la pomme et de l'autre flanqué des crapauds. Il y a une statue dans chaque niche. Ce système de complémentarité est tel qu'il ne laisse aucune place au manque.

Je voudrais maintenant revenir sur ce couple que constituent le séducteur et la personne séduite. Je ferai pour cela un court détour par le film *Underground*. Celui-ci met en scène l'un des dignitaires de ce régime socialiste et corrompu, qui abuse de façon éhontée du peuple vivant sous terre dans l'attente de la libération. Ce personnage, qui jouit sans mesure, se révèle être un pervers sexuel fétichiste. Son amie et complice lui dit un jour: « vous mentez mon ami, vous mentez, mais vous mentez si bien...». On peut ainsi se demander, dans ce couple, qui abuse de l'autre. Finalement, si l'un des protagonistes est abusé, il se pourrait bien que ce ne soit que par lui-même. Voilà de quoi nous faire comprendre que cette partition entre le personnage du séducteur et celui de la personne séduite, n'est somme toute qu'un artifice.

Après ces remarques préalables, j'en viens à aborder la question de la séduction, telle qu'elle peut se présenter dans notre pratique. Je le ferai à partir d'une vignette clinique qui concerne une rencontre avec une adolescente. Ce n'est sans doute pas un hasard si justement j'ai choisi cette vignette dans ce contexte. Pour ma part, je n'ai jamais bien su au juste ce qu'était l'adolescence. J'ai pourtant une petite boussole. Aux petites personnes, je dis «tu». Aux grandes personnes, je dis «vous». Pour les adolescents, j'hésite entre le tutoiement et le vouvoiement. Il me semble que c'est par rapport à leur génitalité, au moins potentielle, que je me détermine pour les tutoyer ou les vouvoyer. Il s'agit en tout cas d'une supposition de ma part, d'un jugement d'attribution, et non pas d'un jugement d'existence.

Il me faut encore donner une dernière précision. J'ai toujours pensé que la frontière qui est mise entre, d'une part l'espace du privé et d'autre part, l'espace de la scène analytique relevait souvent de la fiction. Il s'agit plutôt d'une défense, d'une protection construite par l'analyste, voire parfois d'une résistance de sa part.

La vignette dont je vais faire part est une histoire assez banale. Elle s'est réglée en quelques séances. Il s'agit d'une adolescente qui est venue me voir à l'occasion d'un échec scolaire. Ses difficultés étaient en fait sous-tendues par un conflit avec ses parents et surtout avec sa mère. Les sorties du soir étaient l'objet du litige. Dans ses relations avec ses parents, cette jeune fille faisait peu appel à son père qu'elle décrivait comme un homme assez effacé. Quelques séances ont suffi pour que cette jeune fille puisse s'adresser à son père comme étant le régulateur de l'économie familiale, garant de la bonne marche de la maison. Les conflits familiaux se sont apaisés et elle a pu investir de nouveau la scolarité.

Dès le premier entretien, je me suis trouvé dans l'embarras. Son nom ne me disait rien. J'étais persuadé de ne l'avoir jamais reçue et de n'avoir jamais accueilli aucun membre de sa famille. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de penser que je la connaissais déjà. Plus exactement, il me semblait reconnaître quelque chose d'indéfinissable dans son expression, sa mimique, son phrasé. C'est à la fin du premier entretien, sur le pas de la porte, que j'ai eu la réponse à mon interrogation. Sur le visage de cette jeune fille, je reconnus sans hésitation, le sourire de sa mère. De fait, il me revint alors en mémoire que je l'avais connue, il y a bien longtemps, quand elle travaillait à l'hôpital. Il y a quelques années aussi, je l'avais croisée dans une de ces réunions que l'on dit mondaines.

Cette jeune fille était sans doute venue me voir sur les conseils de sa mère. Ses propos étaient alors sous transfert, sous transfert maternel. Durant les quelques entretiens qui suivirent, le fait que j'avais connu sa mère ne fut abordé ni par elle ni par moi-même. Je fus, durant ces entretiens, d'une grande vigilance à mon propre égard. En d'autres temps, sans y prendre trop garde, avais-je séduit la mère? C'était probable. Alors, surtout, que je n'aie pas séduit la fille!

Cette vigilance a nécessité une certaine mobilisation d'énergie. Le travail que je pouvais faire et qui était attendu de moi s'en était trouvé rendu plus délicat. Je veux parler ici de l'intérêt exclusif pour l'énigme que constituent les symptômes d'un sujet.

Entre théorie et pratique, intérieur et extérieur de l'espace analytique, voilà comment se déploie la question de la séduction. L'interrogation se déplace, elle porte d'abord sur la «neurotica», puis sur le transfert, et enfin sur le contre-transfert. Elle éclaire ce qui fait obstacle à l'analyse. Plus précisément, le questionnement se porte sur ce qui, chez l'analyste, pourrait faire résistance.

Le système duel oppose au séducteur la personne séduite, à la réalité le fantasme, au transfert le contre transfert. Il s'agit d'une certaine conception de la complémentarité. Pour sortir d'une telle impasse, il convient d'aborder autrement le problème que pose la séduction. Pour cela, il est nécessaire de s'interroger sur le désir de l'analyste et non plus sur son contre transfert.

Le problème essentiel ne porte pas sur la réalité des faits ni sur une supposée partition des rôles dans le couple séducteur/séduit. Le point central est bien le désir de l'analyste, simplement parce que c'est le levier de la cure. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de questionner le désir de l'analyste, plus que son contre-transfert. Un tel désir serait orienté vers l'énigme que constitue le symptôme c'est-à-dire, vers le nouage des chaînes signifiantes du sujet. La «persona» ne serait prise que pour ce qu'elle est, soit le masque du sujet, lorsqu'il monte sur la scène du monde.

Un tel désir, orienté vers l'amour de l'énigme signifiante est-il pensable? C'est ce que soutient Lacan avec des formules telles que celles de «pur désir» ou de «désir averti». C'est aussi ce à quoi conduit une analyse, version Lacan toujours. Mais nul ne peut prétendre que le plomb ne se mélange pas à l'or pur. La question de la séduction ne peut être ni évacuée ni résolue aisément.

Mars 1996